

LES PETITS CHATS

Les plus jolis animaux de la terre,
A mon avis, ce sont les petits chats,
Lorsque gaîment groupés près de leur mère,
Au grand soleil ils prennent leurs ébats.
Qu'ils savent bien renvoyer une balle,
La rattraper... la relancer au loin,
Courir après... la chercher par la salle,
S'ils l'ont perdue, égarée en un coin.

Les petits chats ont, grâce à la nature,
Manteau de rois, de princes, de sultans,
Lustré, soyeux, une belle fourrure,
Chaude en hiver et légère au printemps.
Ils en sont fiers, aussi patte proprette
Brosse le poil, le lisse tour à tour.
Voyez un chat quand il fait sa toilette,
Il n'en finit, ça dure tout le jour.

Les petits chats n'ont pas besoin d'apprendre
Pour être vite au courant du métier.
Pour être instruits, pour oser entreprendre
De grimper seul sans chandelle au grenier.
Ah! le grenier! c'est leur champ de bataille,
Leur champ d'honneur! car les valeureux chats,
Bons généraux, sans poudre ni mitraille,
Sur le carreau couchent souris et rats.

J'entends toujours l'indigne médisance
Dire à celui qui griffonne trop mal :
— Votre écriture offre une ressemblance,
Rappelle fort celle d'un animal...
Le fait est faux. Et pour preuves contraires
C'est que Minet sur la joue et la main
Trace parfois en très beau caractère :
" Vous m'ennuyez! laissez-moi donc taquin!..."

AUGUSTA COUPRY.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

VI

CRUEL SECRET

(Suite.)

L'impénétrable et décourageante obscurité qui enveloppait la conduite d'Annonciade explique dans un cœur sans foi la cruelle et coupable détermination que prit Amédée d'avoir recours au suicide pour dénouer une situation qu'il croyait sans issue. Un chrétien sincère et fervent aurait souffert autant qu'Amédée, mais d'une manière différente et sans songer à se soustraire lâchement à l'épreuve permise par Dieu.

Amédée ne fixa ni le jour, ni l'heure où il devait effectuer sa désespérante résolution. Il se dit seulement, avec un flegme tout britannique, qu'il fallait que cela fût et que cela serait.

On était à la fin d'août; la chaleur écrasante de la canicule semblait énerver la nature aussi bien que les êtres intelligents; le soleil versait du feu dans les veines; Amédée était à sa place accoutumée sous la charmillle de la villa, regardant les effets magiques de la lumière sur les eaux, ces scintillements, ces cascades perlées, ces couleurs variées et insaisissables dans leur transparence; il sentait son âme participer à l'épuisement de son corps et envoyait plus follement que jamais l'éternel repos de ces belles eaux qui réfléchissent l'azur du ciel. Le bourdonnement sourd mais continu des insectes d'été ajoutait à la fièvre qui l'agitait; du sol échauffé s'exhalaient les âcres et suaves parfums des arbres du parc, des fleurs cultivées et des fleurs sauvages; pas un nuage, pas une brise, pas un frémissement de feuilles, pas un chant d'oiseau; les fleurs s'inclinaient sur leurs tiges, le silence était partout. Allangui par l'atmosphère, Amédée se sentait mortellement triste; l'orage caché qui planait sur la nature planait aussi sur son âme. Il pensa pour la millième fois à cette autre charmillle de Rémil-lac sous laquelle, à la même époque, l'année précédente, il avait respiré auprès d'elle la tiédeur parfumée des longues soirées d'été; il lui semblait reconnaître le sentier chéri que foulaient si légèrement ses petits pieds de feu et, dans les innombrables combinaisons d'ombres et de lumières, il croyait voir le ravissant profil d'Annonciade.

Il se berçait ainsi dans les souvenirs de l'époque où il avait connu cette douce jeune fille souriante comme une matinée de mai, fraîche ainsi qu'une fleur d'églantier, semblable dans son enjouement au roitelet qui vole dans les airs;... il s'était mis en travers de son bonheur, et la pauvre et naïve enfant n'avait pas osé avouer que son cœur était déjà donné.

— Non, non, je ne serai pas plus longtemps un obstacle à ton bonheur, à ton repos et à ta félicité, murmurait Amédée formulant tout haut sa pensée, je vais te rendre par la mort la liberté que je t'ai ravie.

Cependant il voulait la voir encore, savourer cette dernière et amère joie avant l'éternelle séparation.

Ils passèrent la première partie de la soirée ensemble. Elle, froide; lui, sentant qu'il l'aimait en la perdant. Vingt fois il s'achemina vers la porte et revint sur ses pas. Il espérait peut-être qu'un mot tomberait de ses lèvres et lui donnerait la vie. Les lèvres ne s'ouvrirent pas.

Ce fut lui qui, à cette heure solennelle, succomba au besoin de verser son âme dans le cœur qu'il n'avait pu gagner. Il lui dit en termes ardents combien il l'avait aimée pour sa douceur, pour sa candeur naïve, pour sa grâce, pour son charme, pour son esprit, pour sa beauté.

— Et maintenant, ajouta-t-il, je ne vous demanderai plus rien. Annonciade, ce serait indigne de vouloir vous arracher par la force ce que vous refusez à la prière, mais écoutez le cri d'une âme brisée; depuis que nous sommes ensemble vous avez vécu entourée d'obscurités et de mystères; votre humeur si enjouée a fait place à des caprices inexplicables, vos ma-

nières enfantines se sont changées en un maintien sérieux qui n'est pas de votre âge; vous étiez aimante, vous êtes froide; vous paraissiez heureuse de me voir autrefois, actuellement vous me fuyez... je vous demande la cause de cette conduite qui me désespère, vous me répondez : ce n'est pas mon secret. Et vous voulez qu'un homme, que votre mari se trouve satisfait et heureux?... ne le croyez pas; j'ai le désespoir dans l'âme, j'y ai la mort.

Cette parole vibrante fit jeter un grand cri à Annonciade, elle se leva blanche et frappée, et reçut le choc mortel dont elle ne devait pas se relever.

Il entendit son cri, il accourut :

— Parle, parle, lui dit-il, les yeux plongés dans ses yeux, tu vois comme je t'aime, aie pitié de moi, ma chère bien-aimée.

Il la serrait sur son cœur, il sentait qu'en ce moment, il pouvait tout lui pardonner, mais il fallait que son cœur s'ouvrit et qu'elle eût le courage de donner une espérance.

Elle ne pouvait pas parler. Elle ne pouvait pas dire : " Vous aimez ma sœur, ou ma sœur vous aime." Elle ne devinait pas les pensées blessantes qui tourmentaient Amédée; elle était pure comme les anges, n'ayant aucune idée du mal, n'aimant après Dieu que lui, son mari, son Amédée.

Il reprit, croyant faciliter son épanchement, tandis qu'il était aux antipodes de la vérité :

— Dis-moi seulement pourquoi tu redoutes de vivre à Argentan ?

Les deux bras de la jeune femme, qui s'étaient attachés à son mari, retombèrent le long de son corps :

— Je ne puis! soupira-t-elle tristement.

Il ne parla plus. Tous deux étaient finis pour lui en ce monde.

Il se retira à pas lents, la regardant dans le lointain enveloppée dans sa mousseline blanche comme l'aurore dans les nuages du matin. Elle s'effaça et ne fut plus qu'une ombre indistincte, puis elle disparut entièrement sauf dans le cœur dont elle avait la pleine possession.

Il s'arrêta quelques instants à la porte de cette demeure où il la laissait pour toujours, il essaya de se débattre contre la réalité, elle était inflexible et lui disait : " Puis." Et comme un insensé, comme un misérable, comme un condamné, il se rendit au chemin de fer, prit un billet pour Amberieu, décidé à chercher la mort, accidentelle pour le public, au milieu des montagnes qui séparent la France de la Suisse.

Le temps s'était obscurci. L'atmosphère pesante toute la journée annonçait maintenant une nuit orageuse, dans l'air alourdi on respirait une odeur de pluie; au bout de quelques kilomètres, quand l'horizon fut visible, on aperçut les nuées ouvertes par de brillants éclairs; les vallons, les bois et les montagnes se couvraient d'une brume humide et triste, comme si le ciel et la terre prenaient le deuil du bonheur d'Amédée et voulaient pleurer avec lui.

L'homme qui portait en lui-même le poids d'une existence brisée devait être et fut indifférent aux sites grandioses et sauvages qui accidentent la route dans cette partie de la Suisse et provoquent l'admiration des touristes et des véritables artistes. Il fit ce court trajet enfermé dans ses pensées funèbres, ne regrettant pas la vie, mais regrettant le bonheur. Il descendit à Amberieu et, sans entrer en gare, s'achemina avec la nuit dans des chemins isolés. Au bout d'un moment, l'orage éclata, inondant de torrents d'eau les montagnes resserrées entre lesquelles s'était engagé l'imprudent voyageur. Qui n'a point assisté à un orage dans les Alpes ou dans les Pyrénées se fera difficilement une idée du désordre des éléments, de ce désordre immédiat sans précurseur comme sans durée. Nous avons entendu le tonnerre par un ciel splendide sans qu'un nuage fût visible; un quart d'heure après, tout était obscur, le ciel n'avait plus ni soleil ni lumière, et, en une heure de tourbillon et de pluie la nature était dévastée.

Bientôt la foudre retentit répétée à l'infini par les rochers qui surplombaient à droite et à gauche tantôt en saillies effrayantes, tantôt en pics élevés; l'eau se précipita en véritables avalanches de ces roches ébranlées; de toutes parts, des accidents de terrain ou de crevasses dans la montagne semblaient s'ouvrir, comme des gueules béantes, pour vomir des eaux limoneuses; dans d'autres endroits, elles formaient de véritables cascades laiteuses qui, tombant de hauteurs prodigieuses, rejaillissaient au sol en gerbes d'écume.

Amédée ne put échapper à l'admiration de ces sublimes horreurs; l'homme et ses chagrins en présence de ces grandes convulsions de la nature se rapetissent prodigieusement; il voyait, à la lueur des éclairs, les ruisseaux devenir torrents, et sa retraite coupée par les arbres déracinés ou des éboulements de terrain.

Je ne voudrais pas dire qu'il eut peur, car un homme n'a pas peur; mais pourtant ses pensées prirent un cours différent. Quelques instants plus tôt, il pensait au néant comme au terme de ses maux; actuellement, remué dans des profondeurs intimes de l'âme qu'il ne se connaissait pas, seul et perdu au milieu d'un chaos qui ne va pas lui faire grâce, n'ayant pas d'entourage pour faire parade d'un faux scepticisme, Amédée eut d'étranges sensations. " Ces rochers qui tremblent sur leurs bases vont s'écrouler et me broyer, pensait-il, en mesurant du regard leur profondeur effrayante; ils vont, avec moi, se réduire en poussière et la créature vivante qui passera là demain foulera cette poussière du pied. Tel est donc le terme de ces magnifiques blocs dont les bases semblent éternelles; l'homme a-t-il les mêmes destinées? Suis-je appelé à périr tout entier ou à survivre par la partie souffrante et aimante de mon être? Mon corps est-il le dépositaire d'un atome d'immortalité?"

L'artiste s'était d'abord réveillé devant le spectacle grandiose de l'orage dans la montagne; rapetissé et comme étouffé par cette grandeur, il se sentit redevenir homme et maître de la création au souffle d'une pensée religieuse. Le doute sur la destinée future éveilla un instinct de vie, et, machinalement, il prit un sentier qui coupait obliquement la montagne, pour le service des pauvres gens dont les maisons sont disséminées dans ce désert.

Il le suivit quelque temps, transpercé par la pluie dont il sentait peu l'atteinte; ses souffrances étaient ailleurs. Il atteignit un plateau sur lequel il erra toute la nuit, indécis et misérable, ne sachant ni vivre ni mourir.

L'orage cessa brusquement. Des nuages couleur de suie estompèrent le ciel jusqu'au lever de l'aurore; ils cachaient encore la lumière, lorsque des cris poussés dans la direction du Nord vinrent arracher Amédée à sa léthargie pour le rappeler au grand devoir de l'assistance fraternelle.

Il suivit en tâtonnant la direction des cris qui retentissaient dans le silence de la nuit sombres et déchirants; il parvint à une chaumière isolée, à la porte de laquelle se tenait une femme vieille et d'apparence misérable qui, se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux, criait :

— Ma fille est morte, ma fille est morte! et le redisait sans cesse en appelant au secours.

Personne ne pouvait l'entendre dans ce lieu perdu, et la Providence seule avait pu y conduire Amédée pour le sauver de lui-même au profit du prochain. Il s'adressa à la vieille femme :

— Qu'y a-t-il? que voulez-vous ?

Elle ne répondit pas, mais continuant à gémir, le précédant dans sa chaumière, traversant une salle obscure, elle le conduisit dans une chambre située sur le derrière où une jeune fille d'environ dix-huit ans, étendue sur un lit, paraissait endormie. L'atmosphère était malsaine, une forte odeur de charbon s'exhalait de cette petite pièce dont l'unique fenêtre grande ouverte donnait passage à l'air humide de la nuit; l'aurore qui se levait éclairait faiblement cet intérieur misérable dans lequel la fraîcheur fébrile de la jeune fille répandait seule quelques rayons.

— Ma fille! ma fille! cria la jeune femme en redoublant de sanglots et se jetant sur le lit.

Elle ne s'éveilla pas. Quel lourd sommeil que celui que s'éveillent pas les baisers, les cris et les larmes d'une mère! Amédée commençait à comprendre.

Il écarta la vieille femme, examina la jeune fille et reconnut que cet assoupissement maladif n'était pas le sommeil, mais la conséquence d'une asphyxie. Elle était rose et blanche cependant, vêtue comme un jour de fête avec des fleurs de la montagne autour d'elle, suivant cette folie qui égare les âmes malades sur la route du suicide. Il lui toucha les mains, le front, tout cela était brûlant, tout cela était inerte. Était-elle donc morte? Si jeune, si belle, si rayonnante de vie, avait-elle disposé, contre l'ordre de la Providence, des jours bénis qu'elle accorde aux enfants qui ont une mère à aimer et à servir ?

Ces questions passèrent dans l'âme d'Amédée, étonné de l'impression que lui causait un suicide.

La jeune fille était morte.

Amédée en douta longtemps; il lui frappa dans la paume des mains, sous la plante des pieds, il essaya même de la saigner avec une petite lancette, qu'à la suite d'études médicales inachevées à Paris, il portait toujours sur lui; ces secours furent inutiles, le sang ne vint pas, le souffle éteint ne s'anima plus.

Il envoya la mère à Amberieu chercher un médecin.

Pendant ce temps, il resta seul avec la morte, il put la contempler à l'aise, il en frémit.

Ce n'était pas la fin chrétienne que le prêtre accompagna de ses bénédictions, l'assistance de ses larmes qu'entoura un silence recueilli et que veilla une famille en prières. C'était le passage brutal d'une pleine existence à l'insensibilité effrayante du cadavre. Le visage avait encore de l'éclat; l'âme n'habitait plus le corps. Un médecin allait venir, des prêtres aussi et ils diraient : tout est mort, et, sans service, sans cortège, sans bénédiction, sans prière, sans amour, sans espérance, on mettrait dans la terre, pour y pourrir, celle qu'un peu de courage devant les douleurs du temps eût fait peut-être sainte et martyre.

Amédée, qui n'avait pas songé à cela quand il avait écouté crier dans sa poitrine ses propres douleurs, s'émut profondément devant ce spectacle. La mort est un grand enseignement, il l'entendit.

Deux ou trois heures passèrent; il y avait loin de cette partie de la montagne au village, et la vieille femme marchait lentement, bien qu'elle eût pris des raccourcis connus des seuls habitants de ce lieu. Elle revint avec le médecin et le prêtre. Tous deux furent violemment émus devant cette malheureuse créature qui n'avait plus besoin de leurs secours.

Il fallut bien dire que c'était la mort. La pauvre vieille femme poussa des cris déchirants. On l'interrogea par une curiosité naturelle, et dans l'espoir aussi de la soulager par l'épanchement. Elle raconta comment sa petite fille (elle était sa grand-mère), avait été fiancée à un garçon pris par la conscription.

— Ils s'étaient jurés de s'attendre, dit-elle. Mais voilà deux mois passés qu'un troupier, en traversant Amberieu annonça le mariage de Bernard avec une veuve du côté de Paris, quelqu'un de riche qui l'avait libéré du service. Isaline prit ça fièrement. J'm'en inquiétais, je lui disais : pleure, ma fille, car j'avais craint qu'elle ne méditât un mauvais coup. Et pourtant, c'était un grand devoir pour elle de rester courageusement au travail, ayant sur les bras sa vieille grand-mère qui ne peut plus gagner sa vie à quatre-vingt-seize ans.

Le prêtre répéta :

— Quatre-vingt-seize ans !

— Oui, quatre-vingt-seize ans, mes chers messieurs, d'aucuns disent que c'est un bel âge; moi je dis que c'est un triste âge pour voir ce que je vois.

— Mais enfin, demanda le médecin, hier a-t-elle témoigné quelque chose de son funeste projet ?

— Non, vraiment. Elle s'en alla cueillir des fleurs sur la fin du jour, après qu'elle eut rendu le linge blanchi à ses pratiques. Je lui demandai ce qu'elle voulait faire de tous ces bouquets. " Une chapelle dans ma chambre," qu'elle répondit. Le soir, elle avait quasiment l'air gai, et je la vis aller et venir par la maison après que je m'étais couchée. C'est seulement ce matin, dans les quatre heures, quand je me suis levée, que j'ai senti une drôle d'odeur, comme qui dirait de fumée; j'ai crié : Isaline! Ne la voyant pas venir, j'ai accouru à sa fenêtre et je l'ai vue comme la voilà.

Et dorechef, la bonne femme se jeta sur le corps de la jeune fille, tantôt l'appelant des plus doux noms, tantôt l'accablant de reproches, se plaignant de voir ses cheveux blancs délaissés et répétant sans cesse qu'on n'a pas le droit de mourir quand on a des devoirs à remplir sur la terre.

Le médecin gémissait sur la mort qui prenait une aussi belle enfant, et le prêtre pleurait sur une âme éternellement jugée.

Cette scène déchirante avait complètement arraché Amédée à lui-même; elle parlait plus haut encore que l'orage dans la montagne, elle renfermait de l'épouvante et de l'enseignement. Amédée comprenait clairement, devant la douleur et les plaintes de la vieille femme, que la mort par le suicide est une lâcheté, puisqu'elle nous enlève aux devoirs sacrés envers la famille et la société pour lesquels Dieu nous a créés et nous laisse sur la terre. Il se dit que si la pauvre morte eût pu voir par anticipation les larmes de sa grand-mère, que si elle avait entendu les cris navrants poussés par son désespoir, elle ne se serait pas tuée, mais s'oublant, elle aurait dévoué sa vie à consoler cette vieillesse qu'elle abreuvait d'amertume. Et lui-même! comment avait-il pensé à mourir? Quels sévères jugements auraient été portés sur son compte! Quel deuil il aurait étendu sur l'avenir d'Annonciade!

En quittant la chaumière, où il laissait un secours, accompagné du prêtre qui s'était chargé d'envoyer deux pieuses filles